

Juifs et chrétiens

Le dialogue théologique a-t-il un avenir ?

Jean Duhaime and Alain Gignac

Volume 11, Number 1-2, Fall 2003

Juifs et chrétiens. L'à-venir du dialogue.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009522ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009522ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de théologie de l'Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (print)

1492-1413 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Duhaime, J. & Gignac, A. (2003). Juifs et chrétiens : le dialogue théologique a-t-il un avenir ? *Théologiques*, 11(1-2), 5–13. <https://doi.org/10.7202/009522ar>

Juifs et chrétiens

Le dialogue théologique a-t-il un avenir ?

Jean DUHAIME et Alain GIGNAC

Faculté de théologie
et de sciences des religions
Université de Montréal

Séparés depuis des siècles par l'incompréhension, la méfiance ou le mépris, Juifs et chrétiens¹ ont recommencé à se parler vraiment depuis une cinquantaine d'années à peine. Suite à la Deuxième Guerre mondiale, marquée par la tragédie de la Shoah et suivie de la création de l'État d'Israël, un dialogue s'est instauré, inauguré du côté protestant par la Conférence de Seelisberg (1947) et du côté catholique par la déclaration *Nostra Ætate* du Concile Vatican II (1965). De nombreux chrétiens, autorités en tête, sont passés de l'enseignement du mépris à celui de l'estime envers le monde juif. Dans l'Église catholique, notamment, ce changement s'est exprimé à la fois dans des documents de plus en plus respectueux de l'identité juive, tels que ceux élaborés par la Commission des relations avec le judaïsme ou la Commission Biblique Pontificale, et dans des gestes spectaculaires de Jean-Paul II, tels que sa visite à la synagogue de Rome en 1986 et sa prière au Mur occidental à Jérusalem en 2000. Ces avancées irréversibles reflètent le profond changement des mentalités qui s'est opéré, bien que plusieurs ambiguïtés subsistent encore dans le discours institutionnel. Chez les Juifs, la volonté pragmatique de collaborer avec les chrétiens pour une cohabitation enfin harmonieuse s'est constamment renforcée, malgré plusieurs crises,

1. Nous avons uniformisé dans ce numéro l'orthographe des substantifs « Juifs » et « chrétiens » pour indiquer que la première identité, contrairement à la seconde, n'est pas seulement religieuse, mais aussi culturelle et nationale. Pour les autres mots, nous avons respecté les options des divers auteurs.

comme celle du carmel d'Auschwitz, et une insatisfaction profonde devant les lenteurs des chrétiens à assumer leur part de responsabilité dans la Shoah et à reconnaître pleinement l'existence de l'État d'Israël.

La réflexion amorcée dans chacune des deux communautés a déjà produit des fruits remarquables. Elle a amené les chrétiens à relire la *Lettre aux Romains* et à reconnaître le caractère irrévocable de l'appel et des dons de Dieu envers le peuple de la première alliance (Rm 11,28-29). Elle a poussé un groupe de rabbins à reconnaître que Juifs et chrétiens « adorent le même Dieu » et respectent les mêmes principes moraux. De pareilles positions ne constituent-elles pas les meilleures bases pour construire un dialogue audacieux qui ne recule pas devant les questions les plus difficiles ?

Le présent numéro veut faire le point sur ces progrès incontestables, mais surtout anticiper l'avenir des relations entre Juifs et chrétiens, particulièrement sous l'angle théologique. Plus spécifiquement, nous nous sommes demandé s'il est possible, pour les deux communautés, d'envisager un véritable *dialogue théologique*, voire une recherche *commune*, tant autour des convictions religieuses qui nous rassemblent (le Dieu unique, le souci de la justice, l'attente du monde à venir) que de celles qui nous divisent (l'élection, la terre, le messie). Sera-t-il un jour possible d'étudier ensemble nos textes fondateurs : le corpus hébraïque que nous partageons, mais aussi le Talmud et le Nouveau Testament qui donnent, respectivement du côté juif et chrétien, la clé d'interprétation du TaNaK ? Dans cette ligne, l'article de Joan Poulin montre comment la lecture du Talmud peut enrichir la théologie chrétienne de l'amour du prochain. De manière encore plus radicale, peut-on envisager que l'expression de la foi de chaque protagoniste devienne pour l'autre une donnée incontournable pour penser sa propre identité et son rapport à Dieu ? Ou même, pour déconstruire puis reconstruire sa théologie ? La réflexion herméneutique de Gérald Caron emprunte pour sa part ce cheminement.

Comme l'ensemble de ce numéro le démontre, des questions proprement théologiques d'une ampleur considérable ne cessent de surgir, pour peu qu'on ne les évite pas. Outre celles mentionnées par les quatre dernières contributions, risquons celles-ci, à titre d'illustration spécifique... Comment la souffrance juive interpelle-t-elle la foi chrétienne ? Que signifie pour celle-ci la reconstruction d'un État en Israël ? Qu'est-ce que le refus juif de la messianité du Christ change à l'articulation de la

christologie ? Inversement, comment les chrétiens qui se sont fait messagers de la Torah peuvent-ils être situés par rapport aux prophéties d'Israël ? Que signifie pour la conscience d'Israël l'acceptation par les chrétiens d'une solidarité réelle avec la foi juive ? Comment la destinée humaine du Juif Jésus interroge-t-elle l'auto compréhension juive ?

En deçà de ces questions, il ne faudrait pas oublier une question préalable qui émerge de la pratique et permet d'envisager autrement les choses. *Quelle est la signification théologique de ce dialogue poursuivi dans la fidélité à la vérité mais amorcé en rupture radicale avec tout ce qui l'avait précédé ?* Autant que la Shoah, l'État d'Israël et, on le verra, la question palestinienne, la pratique du dialogue constitue un « signe des temps » qui remet en question la théologie des participants.

Pourtant, à plus d'un titre, le projet d'un dialogue théologique paraît téméraire et se heurte à de nombreuses difficultés. On lui objectera spontanément que c'est précisément du côté de la théologie que sont venus tous les malheurs par le passé. Encore récemment, lors d'une rencontre internationale entre Juifs et chrétiens, quelqu'un s'est plu à transposer sur les rapports entre Juifs et chrétiens le jugement sévère du patriarche Athénagoras lors de sa rencontre avec le pape Paul VI, en 1964 : « Tous nos problèmes viennent des théologiens ! » Aussi certains préféreraient qu'on tienne ces fauteurs de trouble à distance et qu'on s'efforce de consolider des liens d'amitié et de bon voisinage entre croyants ordinaires dans le « dialogue de la vie ». D'autres privilégieront l'action commune autour de questions sociales et de projets humanitaires, ou encore le partage d'expériences religieuses ou spirituelles, loin des débats intellectuels réputés stériles. Or, ces divers niveaux du dialogue ne devraient-ils pas être considérés dans leur complémentarité plutôt que vus comme s'excluant mutuellement ? À ce propos, l'article de Geneviève Comeau apporte des précisions essentielles. N'est-ce pas justement parce qu'ils ont réussi à établir des relations de confiance entre eux que chrétiens et Juifs sont en mesure d'agir ensemble ou de s'ouvrir à leur expérience spirituelle respective ? Pourquoi ne serait-il pas possible de porter la discussion également au plan de l'intelligence et de l'articulation de sa tradition religieuse, au plan du discours théologique ? Si vraiment la théologie est responsable d'une bonne partie des problèmes, ne devrait-elle pas être en mesure de contribuer aussi à leurs solutions ?

D'autres obstacles viennent également à l'esprit. Le dialogue théologique intéresserait surtout les chrétiens, en quête de leurs origines, plutôt que les Juifs, soucieux davantage d'être reconnus socialement dans les cultures chrétiennes où ils sont encore largement minoritaires. Seraient-ils même d'accord pour entreprendre un dialogue théologique, Juifs et chrétiens ne le concevraient pas de la même façon, n'auraient pas les mêmes références et ne privilégieraient pas les mêmes questions. Mais ces différences, à condition qu'on les identifie et qu'on les explore lucidement, ne devraient-elles pas déboucher sur un enrichissement mutuel ? Par ailleurs, s'ils sont capables de s'unir dans des actions sociales communes, Juifs et chrétiens ne pourraient-ils pas le faire également au plan religieux, en offrant à un monde en quête de sens le témoignage de leur foi au Dieu unique, dont le dialogue théologique leur aurait permis d'approcher un peu plus le mystère ? Il ne s'agit pas ici d'arriver à une théologie commune, syncrétique, réductrice, théiste, mais faire ensemble un bout de chemin dans la remise en question théologique et la créativité qu'elle peut susciter.

Notre conviction est que l'examen commun de questions théologiques n'est certes pas facile et constitue un test, voire une épreuve, pour le dialogue, mais qu'il est incontournable, en ce sens qu'éviter ces questions au nom de la rectitude politique ne pourrait, au mieux, que dissoudre la pertinence du dialogue ou l'orienter sur une « orbite stationnaire » — alors que personne ne veut piétiner sur place ou tourner en rond. Par leur franc-parler, Julien Bauer et Gregory Baum montrent, au sein d'un même numéro, que la confrontation de deux interprétations du conflit israélo-palestinien et des réactions ecclésiales qu'il suscite, est loin d'être stérile. Il en va de même pour le dialogue amorcé entre Marc Girard et Jacquot Grünewald sur le document romain *Le peuple juif et ses Saintes Écritures dans la Bible chrétienne*, sans oublier le débat, interne au judaïsme celui-là, entre Leon Klenicki et Michael Signer sur la portée de *Dabru Emet*.

Avant même d'être lancé, le projet d'un dialogue théologique doit relever un autre défi, posé par la détérioration et l'exacerbation du conflit israélo-palestinien. Les médias transmettent jour après jour des images et des informations sur cette situation apparemment sans issue, où les motifs religieux et politiques sont inextricablement entremêlés. Julien Bauer et Gregory Baum montrent comment l'évolution du conflit trans-

forme la dynamique du dialogue entre Juifs et chrétiens. L'un des effets du conflit, dans de nombreux pays, est de provoquer un profond malaise dans les relations entre Juifs et chrétiens. Certains groupes n'arrivent plus à maintenir la communication ; d'autres y parviennent péniblement, en évitant toute allusion au conflit. Les théologiens pourraient-ils faire mieux ? Devraient-ils se cantonner dans des discussions abstraites, en faisant l'impasse sur les enjeux politiques, ceux de la vie réelle ? Si un consensus se dégage du présent dossier, c'est bien que la situation au Proche-Orient conditionne aujourd'hui le dialogue et qu'éviter la difficulté risque seulement de le faire imploser.

Or, la théologie est née d'un effort de donner sens à la vie et n'a jamais évolué autrement que provoquée par les événements. Comme en témoignent l'ensemble des contributions, et particulièrement celle de Dominique Cerbelaud, le choc de la Shoah a produit un revirement majeur dans les rapports entre Juifs et chrétiens et il a généré une attitude d'ouverture et une reconnaissance non équivoque du judaïsme par les chrétiens. La crise actuelle au Proche-Orient ne pourrait-elle pas être vue comme une nouvelle interpellation ? Loin de chercher à esquiver la situation, les théologiens ne doivent-ils pas y voir une invitation pressante, comme le suggère Odile Flichy, à repenser à nouveaux frais les rapports entre « le peuple de l'Israël biblique et le peuple de l'État d'Israël » ? Par ailleurs, le dialogue pourra-t-il demeurer bien longtemps bilatéral alors que l'Islam émerge comme une force religieuse et politique incontournable ? Du coup, ne faut-il pas revoir complètement autant la théologie chrétienne des religions, que l'idée que le judaïsme se fait de son rapport aux autres traditions religieuses ? Les articles de Éli Barnavi et de Howard Joseph pourraient être relus dans cette perspective.

Enfin, les acteurs changent. Depuis la première esquisse de notre projet, une conviction nous a animés : le dialogue entre Juifs et chrétiens en est à un point tournant de sa jeune histoire, alors que s'opère un passage générationnel et que le long travail d'apprivoisement mutuel (toujours à reprendre, bien sûr) atteint une relative maturité. Les partenaires initiaux du dialogue passent le flambeau à de nouveaux venus qui n'ont pas connu le choc de la Shoah, ni l'exaltation des ouvertures spectaculaires, ni l'exaspération des piétinements. Mais autant que les acteurs, c'est la nature même du dialogue qui est appelée à se transformer. Ce fut jusqu'ici avant tout un long apprivoisement de l'identité de l'autre

et l'examen commun d'une histoire de souffrance. Il s'agissait d'écouter, d'accueillir ce que vivait et disait l'interlocuteur à son sujet. Non pas comprendre l'autre à partir de nos repères familiers, mais à partir de son propre regard sur lui-même. Les artisans des premières heures du dialogue, comme Armand Abecassis, Grégory Baum ou Jean Dujardin, sont de moins en moins nombreux. Parviendra-t-on à assurer à la fois la continuité et le renouvellement, notamment en transmettant à de nouveaux partenaires, à tous les échelons, la mémoire et les acquis consignés dans les documents officiels, la production théologique et les pratiques concrètes des groupes de rencontre ? Parviendra-t-on à susciter une relève, tant chez les Juifs que chez les chrétiens, et à lui laisser prendre progressivement, à sa manière et selon son charisme particulier, l'initiative de cette aventure de découverte mutuelle, d'exploration d'un patrimoine religieux commun, de responsabilisation et d'engagement au service de la justice et de la paix, au nom de son appartenance croyante ? Ce numéro voudrait y contribuer modestement en faisant se rencontrer les uns et les autres dans une réflexion commune.

La mise en intrigue du dossier s'articule autour de cette problématique multidimensionnelle. Les deux premiers textes nous proposent un bref rappel du chemin parcouru, sous forme d'un bilan. La réflexion de Jean Dujardin, ancien secrétaire de la commission épiscopale de l'Église catholique de France pour le dialogue avec le judaïsme, constitue une évaluation critique par un acteur important du dialogue, qui tout en prenant un recul par rapport à son expérience, s'émerveille encore du chemin parcouru. L'article de Julien Bauer est celui d'un intellectuel juif engagé qui revisite la même histoire, mais en propose une lecture plus pessimiste, insistant sur la fragilité du dialogue et identifiant résolument la question israélo-palestinienne comme une pierre d'achoppement qui risque de le faire régresser considérablement.

Deuxièmement, quelques articles remontent le cours de la tradition, aussi bien pour évaluer l'hypothèque des écrits canoniques que pour y déceler des paradigmes susceptibles de nourrir l'imagination contemporaine. Que faire des textes fondateurs du christianisme, qui constituent l'ADN identitaire des communautés de foi et portent les traces de gènes anti-juifs ? Gérald Caron aborde la question de manière radicale : le Nouveau Testament démontre le vis-à-vis juif et continuera de le faire tant qu'on ne désamorcera les textes potentiellement antisémites en les

confrontant directement au lieu de les esquiver. Joan Poulin, spécialiste chrétienne des écrits rabbiniques, fait émerger de ces textes la vision étonnamment favorable des sages du judaïsme qui ont étendu aux Gentils, pour maintenir la paix sociale, le précepte de l'amour du prochain. Enfin, Howard Joseph, rabbin émérite de la Synagogue hispano-portugaise de Montréal, montre comment les textes traditionnels sont interprétés en fonction du défi que représente à diverses époques, pour la survie du judaïsme, sa situation minoritaire dans les cultures dominantes.

Troisièmement, nous avons tenu à souligner deux textes récents, l'un catholique, l'autre juif, qui illustrent à merveille autant la richesse et les avancées du dialogue que ses ambiguïtés et les écueils qui le guettent, particulièrement dans les prises de position plus officielles. Ces deux documents ont par ailleurs suscité l'un et l'autre des controverses. D'une part, la Commission Biblique Pontificale a publié en 2001 une étude sur *Le peuple juif et ses Saintes écritures dans la Bible chrétienne*. Marc Girard, membre de cette commission et artisan de sa rédaction, la commente pour nous. Le rabbin Jacquot Grünwald nous fait part d'une réception juive, souvent enthousiaste, mais parfois agacée, aux thèses exposées dans ce document. Par ailleurs, en septembre 2000, un groupe de rabbins états-uniens signaient la déclaration *Dabru Emet* (« *Disons la vérité* »), un regard juif très positif sur les chrétiens et le christianisme. L'un d'entre eux, le rabbin Leon Klenicki, nuance la signification de sa signature et propose, à la manière midrashique, un commentaire suivi, paragraphe par paragraphe, de ce texte sans précédent, reproduit ici dans une traduction originale. Le rabbin Michael Signer, un des quatre rédacteurs de ce document, en explique l'origine, le genre littéraire, la structure et la réception.

Quatrièmement, trois auteurs exposent leur point de vue sur le conflit au Proche-Orient et son impact sur les relations entre Juifs et chrétiens. Gregory Baum, artisan chrétien des premières percées du dialogue entre Juifs et chrétiens à Seelisberg et au concile Vatican II (comme expert-conseil), voit dans ce conflit une interpellation prophétique dans le sens de la justice. Éli Barnavi, ancien ambassadeur d'Israël en France, détecte dans la montée de l'intégrisme l'échec de projets politiques mobilisateurs; il estime que la meilleure défense vis-à-vis de ce phénomène reste encore d'en combattre les causes économiques et sociales et d'adapter la laïcité aux besoins actuels. Enfin, Odile Flichy, théologienne

chrétienne, a constaté au cours d'un long séjour à Jérusalem que les partenaires juifs et chrétiens du dialogue sont stimulés par une recherche commune de la justice et de la paix.

Finalement, non pour clore mais pour ouvrir la question, quatre auteurs suggèrent différents points à mettre au cœur de l'ordre du jour d'un dialogue authentiquement théologique — dans une alternance entre les perspectives juives et chrétiennes. Armand Abécassis, intellectuel juif français à qui le dialogue tient à cœur, met le doigt sur quelques irritants incontournables, et insiste à nouveau sur deux problèmes sur lesquels la nouvelle génération devra revenir : l'existence d'Israël et la Shoah. Prenant le relais, Dominique Cerbelaud, théologien catholique, passe en revue quelques questions théologiques, telles que la christologie et l'œcuménisme, dont la compréhension a été transformée radicalement par l'impact la Shoah. Menahem Macina, chercheur juif, suggère de mettre sur pied de véritables débats, menés dans le respect et l'estime, où l'on prendrait la liberté d'explorer les problèmes controversés. Pour Geneviève Comeau, théologienne catholique, le dialogue théologique s'offre comme une aventure spirituelle où des partenaires, qui tissent des liens d'amitié et de confiance mutuelle, apprennent à accepter leurs différences et à accueillir leur manière respective d'entrer en rapport avec leur Créateur commun et avec les médiations de sa Présence.

À la lecture, ce dossier se présente comme un véritable chassé-croisé où les mêmes questions, ancrées solidement dans le vécu et les préoccupations de croyants et croyantes aux prises avec des difficultés concrètes, sont abordées sous différents angles, mais toujours analysées avec honnêteté et rigueur. Bref, nous avons affaire à des intellectuels qui cherchent, à partir de lieux d'appartenance variés, à penser le réel pour le transformer.

Alors que notre Faculté vient de changer son nom pour y juxtaposer la théologie et les sciences des religions, ce numéro marque un double engagement : s'ouvrir de plus en plus à l'altérité des religions, une longue tradition chez nous, tout en gardant fermement une préoccupation pour les questions théologiques de la tradition chrétienne. Pour sa part, la revue *Théologiques* se situe à l'intersection de la théologie et des sciences des religions, et entend approfondir des questions théologiques sous un mode interdisciplinaire et donc dialogique. Nous sommes donc heureux de dédier ce numéro aux pionniers du dialogue entre Juifs et chrétiens au

Québec, en particulier aux pères Jacques Langlais et Stéphane Valiquette, au rabbin Allan Langner et au D^r Victor Goldbloom. Qu'ils y trouvent l'expression de notre gratitude pour leurs efforts et l'assurance que leur travail se poursuivra au cours des prochaines générations. À sa mesure, par la diversité de ses communautés linguistiques et religieuses, Montréal constitue un laboratoire des plus prometteurs, pour contribuer à ce dialogue œcuménique... théologique².

2. Nous remercions Dany Rodier et Danielle Jodoin pour leur travail précieux à la permanence de la revue et la révision des manuscrits et des épreuves.